

128. E. 194.

# ANDROCLÈS,

OU

## LE LION RECONNAISSANT,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

Par MM. CAIGNIEZ et DEB...

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre  
de la Gaîté, le 14 germinal an XII.*

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie du  
Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

132055-B

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>PUBLIUS</b> , général romain, devant épouser Argélie.	<i>M. Marty.</i>
<b>SEPTIME</b> , sous le nom d'ANDROCLÈS, proscrit, amant d'Argélie.	<i>M. Melchior.</i>
<b>MURENA</b> , sénateur et membre du conseil secret de Tibère.	<i>M. Rivière.</i>
<b>ARGÉLIE</b> , fille aînée de Muréna, amante de Septime.	<i>Mlle Rivet.</i>
<b>LÉONTINE</b> , fille cadette de Muréna, secrètement amoureuse de Publius.	<i>Mlle Singlin.</i>
<b>FULVIE</b> , sœur de Septime et première prêtresse de Vesta.	<i>Mme Désarnaud.</i>
<b>SÉJAN</b> , favori de Tibère.	<i>M. Révalar.</i>
<b>UN CHEF DES GARDES.</b>	<i>M. Boulanger.</i>
<b>DEUX OFFICIERS</b> parlans.	<i>M. Saint-Preux.</i>

*Personnages muets.*

Vestales.  
 Officiers, Gardes et Licteurs.  
 Danseurs et Danseuses.  
 Prisonniers Sarmates.  
 Peuple.  
 Gardiens des animaux du Cirque.  
 Un Lion.

*La scène est à Rome sous l'empereur Tibère.*

*Nota.* Cette marque (M.) indique les endroits où il y a de la symphonie.

---

# ANDROCLÈS,

OU

## LE LION RECONNAISSANT.

---

### ACTE PREMIER.

*Le devant du théâtre représente, dans toute sa largeur, le péristyle du palais du sénateur Muréna. Dans les intervalles des colonnes qui soutiennent ce péristyle, est une balustrade à hauteur d'appui. On aperçoit au-delà une place publique, ornée de monumens et de palais.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ARGÉLIE, LEONTINE.

(M.) On entend dans l'éloignement le son de la trompette.

LEONTINE, *sortant de la gauche, à sa sœur qui est encore dans la coulisse.*

VIENS donc, Argélie, la trompette sonne : elle nous annonce que la marche triomphale de Publius ne doit plus tarder à paraître sur cette place. Viens, nous la verrons d'ici tout à notre aise. (*Musique. Argélie, sort lentement de la gauche.*) Par Jupiter ! tu es bien peu curieuse ! Rome toute entière abandonne ses foyers et se précipite en foule partout où l'on espère voir passer Publius, le vainqueur des Sarmates. Le nom de ce héros, digne descendant des Scipions, vole de bouche en bouche, exalte toutes les têtes ; et toi, ma sœur, qui dois être bientôt son épouse, toi qui devrais t'énorgueillir de sa gloire, tu restes tranquille et ta bouche est muette !

ARGÉLIE.

Ma chère Léontine, les acclamations publiques et toute

la pompe du plus beau triomphe ne peuvent m'éblouir assez pour commander aux mouvemens de mon cœur.

L É O N T I N E.

Mais quand le héros que Muréna, notre père, te donne pour époux, est jeune encore et aimable comme Publius, en vérité tu m'étonnes ! à ta place, ma sœur, on me verrait le recevoir avec plus d'empressement !

A R G É L I E.

Publius est aimable, sans doute. Il est plus, il est recommandable par des vertus peu communes. Il n'est point de femme qui ne se trouvât heureuse de lui confier sa destinée, excepté celle qui, avant de le connaître, aurait brûlé d'un autre amour.

L É O N T I N E.

Tu ne m'as jamais dit que ton cœur fut prévenu. Mais quel est donc ce mortel préféré ? je ne vois personne...

A R G É L I E.

Te souviens-tu de Septime ?

L É O N T I N E.

Ce jeune homme qui fréquentait notre maison il y a environ quatre ans ?

A R G É L I E.

Lui-même. Tu n'avais alors que douze ans et tu étais trop jeune pour recevoir cette confiance. Dans le tumulte d'une fête, parmi les danses et dans ces momens où tous les visages rayonnent de joie et se colorent du feu du plaisir, je vis Septime, jeune, aimable et brillant de toutes ces graces que donne le desir de plaire. Septime, que distinguait alors l'honneur d'être issu d'une des premières familles patriciennes, alliée à la nôtre, me remarqua et parut frappé du même trait dont sa présence avait déjà blessé mon cœur. Tu ne saurais encore concevoir, Léontine, quelle est la force de cet attrait subit qui entraîne l'une vers l'autre deux ames faites pour se confondre.

L É O N T I N E.

Mais, je le conçois à merveille, ma sœur. Je suis toute au milieu de cette fête dont tu parles. Je vois le beau jeune homme, qui, tel que Publius...

A R G É L I E.

Laisse-là Publius. Septime vint chez nous. Mon père l'accueillit ; nous nous vîmes tous les jours. Muréna lui-même paraissait approuver ses assiduités. Fatale indulgence ! au moment où nous nous flattions tous deux de l'espoir d'obtenir l'approbation de mon père, Septime fut arraché à ma tendresse par un de ces coups du sort qu'aucune prudence

humaine ne peut prévenir. Voici comment : Séjan , favori de Tibère , avait demandé ma main et essuyé nos refus. Il découvre que Septime était son rival et lui voua une haine implacable. Tibère venait à peine de monter à l'Empire que Séjan devint l'objet d'un complot qui tendait à le culbuter. Oser l'attaquer, c'était, selon lui, conspirer contre Tibère lui-même. Septime était parfaitement étranger à cette intrigue obscure : mais le vindicatif Séjan parvint, je ne sais par quels moyens , à le faire accuser de complicité. Tibère fut trompé, les auteurs du complot pros crits , et l'innocent Septime porté sur la liste fatale. La fuite seule put le soustraire à la mort. Depuis ce tems , j'ignore sa destinée. Tout retour dans sa patrie , tous moyens de s'y justifier lui sont interdits, tant que le barbare Séjan sera le favori de l'Empereur. Juge, ma chère Léontine , des tourmens de mon cœur : je donnerais ma vie , pour revoir Septime un instant , et s'il remet le pied dans nos murs , il est mort !

L É O N T I N E.

Il faut, ma sœur, étouffer tous regrets inutiles et voir avec des yeux moins prévenus l'aimable époux qu'on te destine.

A R G É L I E.

Ah ! Léontine , que tu sais peu comme on aime !

L É O N T I N E.

Ce que je ne sais pas , c'est comment on est à plaindre pour épouser Publius.

A R G É L I E.

Je m'aperçois , ma sœur , que Publius t'intéresse beaucoup, et je pourrais soupçonner...

(M.) On entend un bruit de trompette, et l'on voit du monde courir de côté et d'autre sur la place.

L É O N T I N E, *courant dans le fond.*

Argélie, voici le triomphe qui s'approche. (*revenant aussitôt auprès de sa sœur.*) Nous verrons les trophées qu'il a rapportés d'Arménie, ceux qu'il vient d'arracher aux sauvages Sarmates. On verra, dit-on, aussi à sa suite, un lion, le plus terrible peut-être qu'ayent jamais produit les rochers du Caucase. Forcé et saisi par les soldats de Publius, il a été amené vivant à Rome, où il doit servir dans le Cirque au supplice des criminels.

A R G É L I E.

Puisse ce lion n'avoir jamais l'occasion de donner aux romains un de ces spectacles cruels dont ils sont si follement avides !

L É O N T I N E.

On l'emploierait bientôt, si l'on arrêtait Androclès, cet esclave fugitif dont l'attentat sur la vie de son maître a fait dernièrement tant de bruit à Rome.

(M.) Bruit de trompette plus rapproché.

Voici le cortège. Tu vas voir si Publius a bonne grace sur son char triomphal !

(M.) On entend une marche, pendant laquelle on dit les trois répliques suivantes.

A R G É L I E.

Je me sens dans une agitation...

L É O N T I N E.

Cela doit être. Mon cœur bat aussi d'une force !

A R G É L I E, *voulant se retirer.*

Je te laisse, ma sœur.

L É O N T I N E, *la retenant.*

Non, tu ne me quitteras pas. Et que dirait Publius si, passant devant ce palais, ses yeux ne t'y remarquaient pas ? quels reproches ne t'en ferait-il pas ce soir à la fête que lui prépare notre père ? mais partage donc la joie qui m'anime. Quel jour pour moi ! le spectacle d'un triomphe, une fête brillante, le triomphateur qui devient ton époux, c'est pour en perdre la tête !

## S C E N E F I.

(M.) Marche triomphale. On voit passer sur la place ; au-delà du péristyle, des licteurs avec leurs faisceaux, des troupes au centre desquelles on porte les aigles romaines et des brancards chargés de trophées. Publius paraît sur son char de triomphe, il jette en passant les yeux sur Argélie et la salue. Léontine exprime à sa vue une extase naïve. Argélie ne montre que de l'indifférence. Un homme, enveloppé de sa robe et se cachant la figure, s'arrête devant la balustrade et paraît s'attacher à considérer Argélie qui le remarque avec quelqu'inquiétude. La marche est terminée par une grande cage qui renferme un lion ; elle est traînée par des sarmates à figures barbares, les jambes et les bras nus, et le corps seulement couvert de peaux de bêtes.

## S C E N E I I I.

A R G É L I E, L É O N T I N E.

A R G É L I E, *à elle-même.*

Quel est cet homme qui s'est arrêté devant ce palais et

dont le regard curieux obstinément fixé sur moi m'a rempli d'un trouble...

L É O N T I N E.

Eh bien, ma chère Argélie, tu l'as vu ce Publius ? ton cœur n'a pas palpité ? tes yeux n'ont pas été éblouis des rayons de la gloire qui l'environne ? la gloire et l'amour doivent selon moi si bien aller ensemble !

A R G É L I E.

Tout ce que je vois ne fait qu'aigrir la douleur de ma perte. Au milieu de l'ivresse générale, l'image de Septime proscrit revient s'offrir à moi tel que je le vis dans nos tristes adieux. C'est à cette même place que pour la dernière fois... oui, je le vois encore, pâle, dans le désordre du désespoir... (M.) Avec un cri, voyant entrer l'inconnu qu'on avait vu au-delà de la balustrade.

Grands dieux ! c'est lui !

L É O N T I N E, *effrayé serrant sa sœur dans ses bras.*

Quoi donc, ma sœur ?

A R G É L I E, *hors d'elle-même.*

Ce n'est point une illusion, le voilà !

## SCÈNE IV.

ARGÉLIE, SEPTIME, LÉONTINE.

SEPTIME.

Adorable Argélie !

A R G É L I E.

Septime !

SEPTIME, *regardant autour de lui.*

Ne me nommez point Septime.

A R G É L I E.

Mais par quel bonheur inespéré...

SEPTIME.

Cher objet du plus constant amour, j'ai bravé pour vous voir... (M.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DES GARDES.

LE CHEF DES GARDES, *saisissant le bras de Septime.*

De la part de l'Empereur, je vous arrête.

A R G É L I E.

Ciel !

SEPTIME, *aux gardes.*

Vous vous trompez sans doute. Je suis étranger et je me nomme Androclès.

ARGÉLIE, *d part.*

Le malheureux ! quel nom il a choisi !

LE GARDE.

Androclès ? n'importe, nous avons l'ordre aussi d'arrêter un certain Androclès, esclave convaincu d'attentat à la vie de son maître !

ARGÉLIE.

Ce n'est point Androclès, c'est...

SEPTIME, *après avoir empêché d'un coup-d'œil Argélie de poursuivre.*

( *Aux gardes.* ) Non. Je ne suis point celui dont vous parlez : j'ignore si quelqu'autre du même nom...

LE GARDE.

Androclès ou non, c'est vous que nous avons ordre d'arrêter. Venez.

ARGÉLIE, *vivement aux gardes.*

Avez-vous le droit, dans le palais de Muréna, mon père...

SEPTIME, *bas à Argélie.*

Craignez de vous compromettre. ( *aux gardes.* ) Déjà madame s'attendrissait au récit des malheurs d'un étranger qui avait osé réclamer sa bienfaisance. ( *à Argélie.* ) Adieu, madame ; malgré le sort qui ne cesse de me poursuivre, je vous quitte moins malheureux, puisque je vous ai trouvée sensible à mes infortunes.

ARGÉLIE.

Eh quoi ? faut-il qu'à l'instant même où...

SEPTIME, *lui saisissant la main avec un coup-d'œil expressif.*

Adieu, madame. ( *aux gardes.* ) Conduisez-moi.

( M. ) On l'emmena. Argélie, dans la plus grande agitation, se sentait à peine et s'appuie sur sa sœur.

## SCÈNE VI.

ARGÉLIE, LÉONTINE.

ARGÉLIE.

O ciel ! est-ce bien Septime que je viens de voir ? un éclair de bonheur... puis ces gardes... ou suis-je ? n'est-ce point un songe qui m'abuse ?

LÉONTINE.

Argélie, calmez vos sens. Voici mon père. ( M. )

## SCÈNE VII.

ARGÉLIE, MURENA, LEONTINE.

MURENA.

Que viens-je d'apprendre, ma fille ? un étranger vient d'être arrêté chez moi, et vous paraissiez, dit-on, prendre un vif intérêt à son sort ? Quel est-il ?

ARGÉLIE.

Mon père, si, comme je le crains, il doit être jugé par le conseil dont vous êtes membre, je vous cacherais en vain son nom. C'est le malheureux Septime.

MURENA.

Septime ! comment a-t-il osé remettre le pied dans nos murs ? qu'y venait-il faire ?

ARGÉLIE.

Je l'ignore. A peine l'ai-je pu voir qu'on est venu l'arrêter. Je sais seulement que pour déguiser son nom, la fatalité qui le poursuit lui avait fait choisir celui d'Androclès, ignorant que depuis son absence ce nom est justement chargé de l'exécration publique.

MURENA.

Je le plains.

ARGÉLIE.

Que dites-vous, mon père ! Septime est innocent !

MURENA.

Séjan a juré sa mort.

ARGÉLIE.

Tibère ne peut-il pas connaître la vérité ?

MURENA.

Avec Séjan, jamais.

ARGÉLIE.

Mais vous, mon père, et vos collègues du conseil, condamneriez-vous un innocent ?

MURENA.

Le conseil condamnera Septime, et par les soins de Séjan croira frapper un coupable.

ARGÉLIE.

Mais vous ?

MURENA.

Je serai seul.

ARGÉLIE.

Grands dieux !  
Androclès.

M U R E N A.

Ma fille, un intérêt plus pressant doit vous occuper en ce moment ; Publius va venir ; il veut , avant la fête de ce soir , avoir avec vous un entretien particulier ; j'aime à croire qu'il aura lieu d'être aussi satisfait de vos sentimens qu'il a paru l'être des charmes dont la nature vous a parée , et que demain son illustre alliance remplira tous les vœux de votre père.

A R G É L I E.

Demain ! lorsque Septime peut-être...

M U R E N A.

Que fait Septime à la parole que vous m'avez donnée !

A R G É L I E.

Septime n'est-il pas l'ami de notre maison ? vous-même ne fûtes-vous pas le sien dans des jours plus heureux ?

M U R E N A , avec sévérité.

Ma fille !

A R G É L I E , avec résolution.

Daignez m'écouter, mon père ; Publius m'honore sans doute , en demandant ma main ; mais plus il est grand et estimable , plus la femme qu'il choisira doit être digne de lui ; il faut qu'elle aime sans partage celui qui est l'amour de Rome et de l'armée ; elle devra compte à l'univers du bonheur d'un tel homme : Votre Argélie , seigneur , ne peut se charger de cette dette sacrée : l'amour le plus tendre brûle dans son sein , mais ce n'est pas pour Publius.

M U R E N A.

Qu'entends-je ? Septime serait-il venu te commander le parjure et la révolte ?

A R G É L I E.

Il en est incapable ; mais il s'est offert à mes yeux , et je n'ai plus vu de parjure que dans la parole que vous m'avez arrachée.

M U R E N A.

Eille insensée ! quel serait donc ton espoir ?

A R G É L I E.

D'obtenir de vous , une seule grâce : si je vous suis chère , dégagez-moi de ma parole et laissez-moi consacrer ma vie au culte de Vesta. L'amitié me lie à Fulvie , première prêtresse ; elle est sœur de Septime : nous pleurerons ensemble , elle un frère chéri , et moi un amant adoré.

M U R E N A.

Perfide ! quel tems choisis-tu pour me proposer de rompre un engagement si sacré ? à la veille d'un hymen dont Rome et l'empereur sont prévenus ; quand tout est préparé

pour sa solennité dans le temple , dans mon palais , jusque dans les places publiques ! j'irais dire à Publius , à l'empereur , aux saints pontifs , à Rome entière : plus d'hymen ! ma fille rompt la parole qu'elle a donnée ! et quelle en est la cause ? frémis , fille imprudente , et vois les conséquences de ta démarche . On saura que Septime t'a parlé , qu'il vient d'être arrêté chez Muréna ; Muréna est donc l'ami de Septime , c'est à lui , c'est à ce factieux qu'il sacrifie Publius ? ces propos circuleront , la calomnie les envenimera ; l'accusation de complicité pèsera sur la tête de ton père , et , pour rester fidèle à ton amant , tu risques d'être parricide .

ARGÉLIE .

Arrêtez , mon père ; vous ne pouvez croire vous-même aux dangers dont vous cherchez à m'effrayer . Je sais que la calomnie ne respecte pas la vertu la plus pure ; mais , je sais aussi quelle a besoin de la vraisemblance pour dresser les pièges qu'elle lui tend .

MURÉNA .

Eh bien , fille dénaturée , fuis loin de mes yeux ; va trouver Septime au fond de son cachot .

ARGÉLIE , se précipitant aux genoux de son père .

Mon père , ayez pitié de votre fille !

MURÉNA , furieux , la repoussant .

Tu n'es plus ma fille .

LÉONTINE , se jetant entre son père et sa sœur .

Mon père ! — Ciel ! voici Publius . ( M. )

## SCÈNE VIII .

LES PRÉCÉDENS , PUBLIUS .

( Publius , à l'aspect du tableau qui frappe ses yeux en entrant , s'arrête étonné , puis , d'un geste , il ordonne aux hommes de sa suite , qui sont encore dans la coulisse , de rester en-dehors . )

MURÉNA , à part .

Publius ! que lui dire ?

( Il saisit le bras d'Argélie et la relève , avec une colère contrainte .

ARGÉLIE .

Que devenir ?

MURÉNA , avec embarras à Publius .

Seigneur , vous voyez un père . . .

PUBLIUS , l'interrompant .

Muréna , je brûle d'entretenir un instant la charmante Argélie ; vous m'avez promis cette faveur .

MURÉNA.

Oui, seigneur ; mais...

PUBLIUS.

De grace, pour cette fois, votre fille avant vous. (*à Léontine qui se retire doucement derrière les autres.*) Salut à l'aimable Léontine.

LÉONTINE, *d'un air timide et confus.*

Seigneur...

(Elle est censée ajouter quelques mots pendant que Muréna parle à sa sœur.)

MURÉNA, *bas à Argélie.*

Que dois-je attendre d'Argélie ?

ARGÉLIE.

Après cet entretien, mon père disposera de moi selon sa volonté.

(M.) Publius se rapproche de Muréna et lui prend la main. Muréna se retire en témoignant, par les regards qu'il jette sur sa fille, l'inquiétude qu'il éprouve sur le résultat de l'entretien qu'elle va avoir avec Publius.

## SCENE IX.

PUBLIUS, ARGÉLIE, LÉONTINE, *qui reste derrière à contempler Publius.*

PUBLIUS.

Belle Argélie, une épouse jeune et sensible peut me rendre le plus heureux des mortels ; mais il faut que je sois aimé d'elle, autant que je suis capable de l'aimer moi-même.

LÉONTINE, *à part.*

Ce qu'il exige est bien facile !

ARGÉLIE, *à part.*

Je tremble de lui répondre !

PUBLIUS.

Séduit par tout ce que votre vue m'offrit d'aimable et d'enchantant, je me suis trop hâté peut-être, Argélie, de vous demander à votre père. Avant de suivre les mouvemens de mon cœur, j'aurais dû consulter le vôtre ; mais il en est tems encore ; oublions ma démarche précipitée : quand je suis entré, le trouble de Muréna, les larmes qui remplissaient vos yeux, celles que je vous vois prête à verser encore, tout justifie mon inquiétude. Regardez-moi comme un ami sincère ; ouvrez-moi franchement votre cœur ; dites, en unissant votre destinée à la mienne, puis-je faire votre bonheur ?

L É O N T I N E , *à part.*

Oui, sans doute!

ARGÉLIE, *se retourne, aperçoit que sa sœur est encore là, et dit, en lui indiquant de se retirer :*

Ma sœur...

(M.) Léontine se retire lentement; mais, prête à sortir, elle se retourne encore, rencontre les yeux de Publius et sort promptement.

## SCÈNE X.

PUBLIUS, ARGÉLIE.

PUBLIUS.

Parlez, Argélie; parlez à votre ami.

ARGÉLIE.

Seigneur... Publius couvert de gloire, avec son mérite personnel et les qualités les plus aimables, ne pouvait point présumer que l'offre de sa main fut accueillie avec indifférence; pour fermer les yeux sur de si brillans avantages, il faut être aveugle, ou bien avoir le cœur vivement prévenu.

PUBLIUS.

Vous aimiez, Argélie?

ARGÉLIE.

Je l'avoue; quand mon père vint m'ordonner d'unir ma destinée à la vôtre, depuis quatre ans, l'objet de mon amour était absent, et je n'avais plus l'espérance de le revoir; j'avais plutôt lieu de penser que je ne sacrifiais qu'une chimère au bonheur réel que j'aurais pu vous devoir un jour; je me soumis donc sans murmurer. Mais ce matin, celui que je croyais perdu pour moi, et qui l'est peut-être plus que jamais, hélas! a reparu devant mes yeux. Voilà, seigneur, la cause de ce trouble que vous avez remarqué en entrant.

PUBLIUS.

Vous venez de détruire, en moi, madame, une bien douce illusion! mais loin de vouloir mettre obstacle à l'accomplissement de vos vœux, parlez, ma chère Argélie, indiquez-moi des moyens de vous servir, je les emploierai tous s'ils sont en mon pouvoir.

ARGÉLIE.

Ah! Publius!... mais, hélas! que pourriez-vous faire pour le malheureux Septime?

PUBLIUS.

Septime, dites-vous, il est à Rome? mais l'arrêt de sa proscription existe encore?

A R G É L I E.

Et demain peut-être , il subira son supplice ! il vient d'être arrêté , ici , devant mes yeux.

P U B L I U S.

Qu'entends-je ? on m'avait dit que l'homme qu'on vient d'arrêter , était l'esclave Androclès ?

A R G É L I E.

L'infortuné avait pris ce nom.

( *Publius parait réfléchir.* )

A R G É L I E , avec crainte.

Ne peut-on le sauver ?

P U B L I U S.

J'y réfléchis en vain ; Septime est digne de vous : je l'estime ; je sais qu'il est innocent ; mais Tibère , que son favori Séjan obsède sans cesse , le croit coupable ; je tenterais en vain d'éclairer l'empereur sur cette absurde accusation. Quand aux membres du conseil qui , je crois , seront chargés de cette affaire , à l'exception de votre père , tous les autres sont vendus à Séjan. Cependant j'en verrai quelques-uns ; mais , je le dis avec regret , je ne puis vous flatter d'un espoir que je n'ai pas.

A R G É L I E , d part.

Insensée , comment pouvais-je croire qu'il servirait son rival ! que je suis malheureuse !

P U B L I U S.

Croyez , madame , que je partage...

A R G É L I E.

Cher Septime ! quoi ? je n'aurai joui qu'un instant , un seul instant de ta vue , après une si longue absence ! les barbares ne m'ont point laissé le tems de t'instruire de ma destinée , de te parler de mon amour , de t'interroger sur le tien ! ( *à Publius.* ) Seigneur , pardonnez ma douleur ; mais je ne puis soutenir l'idée d'avoir vu tantôt Septime pour la dernière fois ; je veux le revoir ; je pénétrerai dans sa prison , et si cette faveur m'est refusée , eh bien , je le reverrai sur le chemin de son supplice , et il ne mourra pas sans avoir embrassé son amante !

P U B L I U S.

Argélie , votre douleur vous égare ; écoutez-moi , je ne souffrirai point que la fille du sénateur Muréna se compromette par une démarche inconsidérée. Vous voulez revoir une fois Septime , avant qu'on décide de son sort ; eh bien vous serez satisfaite.

A R G É L I E.

Je le reverrai ! et c'est vous....

P U B L I U S.

Ce soir, dans les jardins de ce palais, parmi les jeux de la fête que Muréna fait préparer... pour moi ! Septime, inconnu à tout le monde, sera introduit ; des hommes à moi veilleront autour de vous, et par leurs soins, au milieu même de la foule, votre entretien sera sans témoin.

A R G É L I E.

Mais comment pourrez-vous...

P U B L I U S.

Je connais le gardien de la prison d'état, et il ne croîra pas se compromettre quand je lui aurai répondu de son prisonnier.

A R G É L I E.

Ah ! seigneur, tant de générosité m'accable !

P U B L I U S.

Quant à votre père, laissons-le se flatter encore quelque tems que vous êtes disposée à lui obéir ; je me charge de trouver des prétextes pour retarder un hymen auquel je vois trop qu'il me faut renoncer. Si du moins Septime plus heureux... Mais ne désespérons point encore. ( *lui prenant la main.* ) Adieu, ma chère Argélie.

## S C E N E X I.

L E S P R É C É D E N S , L É O N T I N E.

LÉONTINE, *paraissant au bord de la coulisse, à part.*

L'entretien est fini, je puis rentrer, je pense.

A R G É L I E, *à Publius qui sort.*

Je ne puis vous exprimer, seigneur, tout ce que la reconnaissance...

P U B L I U S, *se retournant, à Léontine.*

L'aimable Léontine, voudra-t-elle bien m'excuser auprès de Muréna ? un devoir, m'appelle ailleurs en ce moment. Dites-lui que je m'en dédommagerai ce soir à la fête.

Oui, seigneur.

(M.) Publius sort et Léontine le suit des yeux.

A R G É L I E.

Ah ! ma sœur, que tu avais raison de me vanter Publius.

(M.) Elle sort par le côté opposé.

LÉONTINE, *reste un moment muette de surprise, puis dit avec un soupir.*

Je le savais bien, moi, qu'il n'avait qu'à parler pour lui plaire. (M.) Elle suit sa sœur.

*Fin du premier acte.*

## ACTE I I.

*Le théâtre représente les jardins du palais de Muréna. Tout y est préparé pour une fête. Dans le fond, est une terrasse séparée du reste par une rangée d'arbres. A gauche, sur le devant, est un berceau de verdure, au-dessus d'un banc de gazon.*

## SCENE PREMIERE.

LÉONTINE, plusieurs Esclaves.

(M.) Il commence à faire nuit. Pendant la simphonie, des esclaves sont occupés à illuminer le jardin. Les uns apportent des girandoles toutes allumées, que d'autres leur prennent pour les suspendre aux arbres du fond et des coulisses. Léontine court de tous côtés, parle avec empressement aux uns et aux autres, paraît leur donner des ordres et les engager à se dépêcher.

LÉONTINE, aux esclaves, regardant le berceau.

ECLAIREZ ici davantage. (à elle-même.) C'est sur ce banc qu'on s'assoiera pour voir les danses. Là, Publius, là, ma sœur. Moi... (montrant l'autre place à côté de Publius.) Non, c'est mon père. Où me mettrai-je donc? — A côté de mon père? — Non, non; ici, à côté de ma sœur. Publius lui parlera plus souvent, sans doute, et je le verrai mieux. (M.) On vient illuminer le berceau, et Léontine retourne dans le fond pour presser les esclaves.

## SCENE II.

ARGÉLIE, entrant par le devant, LÉONTINE, dans le fond.

ARGÉLIE, regardant autour d'elle.

Des fêtes! hélas! pour qui? — O Septime, c'est dans une fête que pour la première fois l'amour t'offrit à mes regards! — Tu vas venir (on me l'a promis du moins) et ce sera dans une fête aussi; quelle affreuse différence! que je recevrai peut-être ton dernier... ton éternel adieu!

LÉONTINE, revenant auprès de sa sœur.

Pourquoi, ma sœur, encore cette sombre tristesse? Il va venir.

ARGÉLIE, *tressaillant.*

Il va venir... qui ?

LÉONTINE.

Eh mais, Publius, sans doute; ja ne crois pas qu'il fut possible qu'un autre...

ARGÉLIE, *indifféremment.*

Ah ! Publius.

LÉONTINE.

Ah ! Publius. — Quelle froideur ! Vous étiez si bien ensemble quand vous vous êtes séparés tantôt ?

ARGÉLIE.

Rien n'égale pour lui mon estime et ma reconnaissance. Mais, je te le dis sous le secret, notre hymen est rompu.

LÉONTINE, *étonnée.*

Votre hymen est rompu !... et la fête aussi, peut-être ?

ARGÉLIE.

Non.

LÉONTINE, *avec une joie indiscrete.*

Ah ! tant mieux ! (*se reprenant.*) Pour la fête, s'entend.

ARGÉLIE.

Publius ne doit plus tarder. Ma sœur, retourne au palais, et tu reviendras m'avertir de son arrivée. J'ai besoin de sa présence, pour soutenir les regards observateurs de mon père, qui n'est encore instruit de rien. La crainte de me trahir, m'a tout-à-l'heure forcée de m'éloigner. Va, ma chère Léontine; et, si mon père t'interrogeait...

LÉONTINE.

Je sais me taire.

(M.) Elle s'éloigne, puis s'arrête par réflexion et revient auprès de sa sœur.

Vraiment, tu n'épouseras pas Publius ?

ARGÉLIE.

Non, te dis-je.

LÉONTINE.

Et Publius n'est point irrité de ton indifférence ?

ARGÉLIE.

Nullement.

(M.) Léontine demeure un instant immobile, troublée et prête à faire de nouvelles questions.

Mais, va donc, ma sœur.

LÉONTINE.

Je te laisse.

(*elle sort.*)

*Antroclès.*

C

## SCÈNE III.

ARGÉLIE, un instant seule, puis LÉONTINE, qui rentre.

ARGÉLIE, regardant sortir sa sœur.

Ma chère Léontine ignore encore elle-même combien Publius lui est cher. Ah ! puisse-t-elle lui plaire assez...

(M.) On entend dans l'éloignement le prélude de la fête.

C'est Publius, sans doute.

LÉONTINE, accourant.

Publius est arrivé : il vient de ce côté, avec mon père et tout le monde.

ARGÉLIE.

Allons au-devant d'eux. (elles sortent.)

## SCÈNE IV.

PUBLIUS, MURENA, ARGÉLIE, LÉONTINE, Officiers de la suite de Publius, Danseurs et Danseuses.

(M.) Des jeunes filles entrent en dansant, et jettent des fleurs devant Publius qu'on voit entrer ensuite avec Argélie, Muréna, Léontine et plusieurs officiers. Les danseurs suivent et viennent se mêler aux danseuses pour former des groupes sur le passage des principaux personnages. Quand ceux-ci sont sur le devant du théâtre, quelqu'un apporte un billet à Muréna. Les danseurs et danseuses se retirent dans le fond.

PUBLIUS, bas d'Argélie, tandis que Muréna lit.

Septime viendra. Vous pourrez le voir, lorsqu'après les premiers momens de la fête, tout le monde se dispersera, pour jouir des jeux préparés ici de toutes parts.

ARGÉLIE, avec émotion.

Ah ! seigneur !...

MURENA, après avoir lu.

Publius, il faut que je vous quitte. Un ordre que je reçois... Mais, que mon absence n'interrompe point vos plaisirs.

ARGÉLIE, à part.

Un ordre !

PUBLIUS.

Un mot, Muréna. N'est-ce point un devoir bien pénible que vous allez remplir ?

MURENA.

Bien pénible, il est vrai. Mais, d'où présumez-vous...

(Publius le tire à l'écart et ils se parlent bas.)

ARGÉLIE, *à part.*

Ciel ! s'agirait-il... Ah ! je n'en doute plus, le conseil s'assemble, et mon père a reçu l'ordre de s'y rendre !

MURENA, *à Argélie.*

Ma fille, je te laisse le soin de faire les honneurs de la fête. (*Musique.*) (*il sort.*)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté MURENA.

(Léontine, pendant cette scène, s'occupe auprès des danseuses dans le fond.)

ARGÉLIE.

Seigneur, ne me cachez rien : c'est pour Septime...

PUBLIUS.

Oui, madame. Le conseil s'assemble, pour décider de son sort.

ARGÉLIE.

Ciel !... Mais, ce contretems va l'empêcher de sortir de sa prison ?

PUBLIUS.

Il en est sorti déjà.

ARGÉLIE.

Et s'il fallait qu'il comparût ?

PUBLIUS.

Je ne crois point que Séjan...

ARGÉLIE.

Séjan ! ah ! je frémis !

PUBLIUS.

Ne vous allarmez pas encore. Votre père est juste ; j'étais sûr de lui. J'ai vu tantôt ses collègues, tous ennemis secrets de Séjan, ils m'ont paru favorablement disposés.

ARGÉLIE.

Vous me rendez la vie !

PUBLIUS, *lui donnant la main pour la conduire sous le berceau.*

Laissons commencer la fête. (*à part, tandis qu'Argélie s'assied.*) Je suis loin d'avoir l'espoir que je lui donne. Mais elle va voir Septime ; ne troublons pas le dernier instant de bonheur qu'elle doit goûter peut-être.

(M.) Il s'assied à la gauche d'Argélie, et Léontine vient prendre place à côté de sa sœur. Les danseurs et danseuses viennent rendre hommage à Publius et à Argélie. Parmi plusieurs entrées qu'on

exécute, il peut y en avoir une des sarmates qui étaient conducteur du lion au premier Acte.

Vers la fin du ballet, on voit passer, dans le fond, Septime, accompagné de quelques personnes qui paraissent de la fête; Argélie le remarque et l'indique à Publius. Léontine paraît aussi le reconnaître.

Argélie se lève ainsi que Publius, et la danse cesse. Publius témoigne sa satisfaction et paraît inviter tout le monde à aller prendre part aux jeux qui sont préparés plus loin. Les danseurs et danseuses s'éloignent et se dispersent.)

## S C E N E V I.

ARGÉLIE, PUBLIUS, LÉONTINE.

LÉONTINE.

Mais, n'est-ce point Septime?

PUBLIUS, à Léontine.

Chut! ne le nommez point.

ARGÉLIE.

Sont-ce des gardes déguisées qui l'accompagnent?

PUBLIUS.

Non, madame. Il n'a d'autre garde que la parole qu'il m'a donnée.

ARGÉLIE.

Seigneur, elle est plus sûre que les murs de sa prison.

PUBLIUS.

Seul, il eût été remarqué. Je l'ai fait accompagner de gens connus dans ce palais, et qu'on ne peut trouver étrange de voir, ici. (à Léontine en lui tendant la main.) Léontine voudra-t-elle bien me faire les honneurs de la fête et me conduire aux jeux que ce lieu rassemble? (Léontine interdite, donne sa main en tremblant et regarde sa sœur.)

ARGÉLIE.

Va, ma chère Léontine.

PUBLIUS, à Léontine.

Pourquoi donc votre main tremble-t-elle?

LÉONTINE.

Seigneur... je ne sais pas pourquoi; à moins que ce ne soit de plaisir.

PUBLIUS.

Elle est charmante! (il l'emmena.)

## SCÈNE VII.

( M. ) ARGÉLIE, SEPTIME.

ARGÉLIE, après avoir regardé autour d'elle, avec inquiétude, apercevant venir Septime.

Ah ! voici Septime ! ( pendant cette scène, plusieurs des gens de la fête passent et repassent sur la terrasse du fond. ) ( à Septime qui entre. ) Je te revois donc enfin ! et dans quels momens ? Pourras-tu pardonner à ton Argélie, lorsque, soumise aux loix d'un père, l'hymen allait...

S E P T I M E.

J'ai tout appris, ma tendre amie, la constance de ton amour et la générosité de mon rival. Hélas ! ai-je le droit de te reprocher ta soumission aux ordres sacrés d'un père ? Un malheureux proscrit, que le sort a condamné à vivre loin de sa patrie, en but à tous les maux qu'un mortel peut souffrir, devait-il, du fond des déserts qui lui servaient de refuge, prétendre régler la destinée de la fille de Mirona ?

A R G É L I E.

Ni l'absence, ni tes malheurs, n'ont rien diminué, Septime, de tes droits sur mon cœur. Mais, satisfais mon impatience : que de maux tu as dû souffrir depuis notre fatale séparation.

S E P T I M E.

Le vaisseau qui m'éloigna de l'Italie, où ma tête était proscrite, fit naufrage sur les côtes de la Lycie. Toutes mes ressources furent englouties dans les flots. Seul, à pied, manquant de tout, je traversai la Pamphylie, la Lycanie, la Cappadoce ; je m'arrêtai dans l'Arménie, où je vécut quelque temps tranquille, en partageant les travaux et la nourriture grossière d'un malheureux pêcheur, qui avait sa cabane sur les bords de l'Euphrate. Mais bientôt l'approche d'une armée romaine, sous les ordres de Publius, qui apportait la guerre au roi d'Arménie, me força de quitter cet asyle.

A R G É L I E.

Né connaissais-tu pas Publius ?

S E P T I M E.

Hélas ! la défiance est la fidelle compagne de l'infortune. Je remontai le cours de l'Euphrate, et je parvins, à travers mille dangers, jusqu'au pied de la chaîne du Caucase. C'est dans ce climat sauvage, qu'à la honte des hommes, chez qui je n'avais rencontré que l'injustice et l'ingratitude, j'ai lu

trouver loin d'eux un protecteur et un ami, parmi les animaux les plus féroces.

A R G É L I E .

Qu'entends-je ?

S E P T I M E .

Un jour, pour échapper à la vue d'une horde de sarmates qui chassait aux environs, je m'étais caché dans une caverne. Bientôt un affreux rugissement retentit à mon oreille : juge de mon épouvante, un lion terrible entre après moi dans la même caverne.

A R G É L I E .

Dieux !

S E P T I M E .

Il s'approche de moi : je crois que je vais subir le plus horrible supplice.

A R G É L I E .

Tout mon sang se glace !

S E P T I M E .

Quel est mon étonnement, de le voir lever vers moi, sans me toucher, une patte ensanglantée ! j'y regarde, et j'aperçois qu'une longue et forte épine l'a traversée. J'ai le courage de saisir d'une main, cette patte armée de griffes redoutables, et de l'autre d'arracher l'épine qui la blesse. Alors le lion reconnaissant du soulagement que je viens de lui procurer, se couche à mes pieds et paraît, par ses caresses, chercher à calmer la crainte qu'il m'inspirait encore. Depuis il devint ma sauve-garde contre les autres animaux féroces, si communs dans ces contrées. Je vivais en partie de sa chasse, dont il me laissait le choix ; et, dans cette effroyable caverne, je dormais tranquillement à ses côtés.

Au bout de quelques mois, je fus encore forcé de chercher un autre asyle. Les sarmates, dont j'étais voisin, traversèrent leurs montagnes, pour aller secourir l'Arménie, que Publius achevait de soumettre. J'errai deux ans de contrées en contrées. Mais, le désir toujours plus ardent de revoir une patrie, où respirait une amante adorée, dirigea mes pas vers les lieux qui m'en rapprochaient davantage. Après d'immenses détours, je parvins jusques en Epire : c'est là, sur les rivages de l'Adriatique, que considérant l'étroit intervalle qui me restait à franchir, ce désir devint insurmontable, et pour te revoir, un seul instant, Argélie, je ne vis plus les dangers à courir, ni la mort presque certaine qui m'attendait dans les lieux qu'embellit ta présence.

A R G É L I E .

Cher et malheureux ami ! quelle destinée est la tienne !

Par quelle fatalité encore as-tu choisi le nom d'Androclès pour cacher le tien ?

S E P T I M E .

Le hasard n'a point déterminé ce choix ; c'est ma reconnaissance pour les soins hospitaliers de ce pêcheur des bords de l'Euphrate. Ce bon vieillard se nommait Androclès et m'appellait son fils. Mais, parle-moi de ma sœur, de ma chère Fulvie. Quand je partis, elle venait de se consacrer au culte de Vesta.

A R G É L I E .

Elle en est aujourd'hui la grande prêtresse. Le calme d'une vie, désormais à l'abri de l'orage des passions, assure son bonheur.

S E P T I M E .

Chère sœur ! laissons lui ce calme heureux et qu'elle ignore mon affreuse destinée. Pourquoi toi-même... Hélas ! puis-je me pardonner d'être revenu pour détruire à jamais le repos de tes jours ? le tems m'aurait effacé de ta mémoire ; le généreux Publius t'aurait pu fendre heureuse, et...

A R G É L I E .

Ah ! laisse-moi me flatter encore que les dieux ne t'ont rendu à mon amour que pour ne plus nous séparer. Publius m'a fait espérer...

## S C E N E V I I I .

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER et les Gens de la fête.

(M.) On voit quelques gens de la fête entourer, dans le fond, un officier qui vient d'arriver ; d'autres surviennent successivement et le groupe se grossit.

A R G É L I E , *se retournant.*

Mais, que signifie ce rassemblement tumultueux ?

S E P T I M E .

On paraît y raconter une nouvelle intéressante.

ARGÉLIE, *allarmée, s'approchant du groupe et se penchant pour écouter.*

Que pourrait-ce être ?

(M.) Phrase de symphonie sourde, pendant laquelle on entend quelques voix du groupe prononcer les mots : Androclès — c'est demain, que répète aussitôt Argélie.

Androclès ! — Demain ! — Dieux ! que veut-on dire ? ( *s'adressant au groupe.* ) Voudrait-on m'instruire du sujet qui vous occupe.

(M.) Le groupe s'écarte et l'officier qui était au milieu s'approche d'Argélie.

L'OFFICIER, à Argélie.

Madame, on dit que l'esclave Androclès est arrêté; et que le conseil vient d'ordonner que le jugement porté contre lui depuis long-tems, sera mis demain à exécution. Ce jugement le condamne aux bêtes du Cirque.

SEPTIME, à part.

Grands dieux!

ARGÉLIE, respirant à peine.

Que dites-vous? Est-on sûr qu'il est question d'Androclès?

L'OFFICIER.

Où, madame. Des gens qui l'ont vu conduire en prison, l'ont, dit-on, reconnu.

ARGÉLIE, à l'officier.

Il suffit. (M.) L'officier s'éloigne et le groupe se disperse. ARGÉLIE, à Septime qui reste absorbé par la douleur.

Androclès, disent-ils, ? Androclès serait-il effectivement arrêté?

SEPTIME.

Non, ma chère Argélie : c'est de moi qu'il s'agit.

ARGÉLIE.

Mais on a reconnu, dit-on, celui dont on parle?

SEPTIME.

Dites plutôt qu'on a cru le reconnaître. Les réponses de mes gardes à ceux qui les interrogeaient, ont prévenu les esprits; et sur la route de la prison, je n'ai entendu que ces mots, répétés à chaque pas : c'est Androclès. Je vois ici l'adresse de Séjan; mon imprudence le sert; il en profite. Au moins, si la nouvelle du supplice d'Androclès pénètre dans le temple de Vesta, ma sœur ne saura point que c'est celui de son malheureux frère.!

ARGÉLIE.

Non, je ne puis croire...

SEPTIME.

Ciel! j'aperçois venir votre père. Adieu, chère...

ARGÉLIE, avec force.

Restez. Je ne reçois point encore vos adieux.

(M.) Septime s'éloigne de quelques pas à l'approche de Murena.

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MURENA, PUBLIUS.

MURENA, *d Publius en entrant.*

Oui, mon cher Publius, Séjan a fait valoir, avec tant d'adresse, les prétendues preuves du crime, que mes faibles collègues se sont laissés entraîner. « Le crime de Septime, » a dit Séjan, est suffisamment prouvé. Au reste, a-t-il » ajouté, j'ai su, par des rapports certains, que le véritable » Androclès a péri dans sa fuite. Puisque Septime a pris » son nom; que son âge, sa taille et quelques traits de res- » semblance, en ont trompé déjà plusieurs: laissons croire » aux romains qu'Androclès est enfin arrêté, et que c'est » son juste supplice qu'ils verront demain. » Seul, j'osai manifester un autre avis, et l'arrêt de mort a été prononcé.

ARGÉLIE, *prête à tomber.*

Je me meurs!

SEPTIME, *accourant pour la soutenir.*

Machère Argélie!

MURENA.

Que vois-je? quel est cet étranger?

PUBLIUS.

Reconnaissez le malheureux Septime.

MURENA.

Septime ici! (*il va retirer sa fille des bras de Septime et lui dit sévèrement à voix-basse.*) Ma fille, oubliez-vous que Publius est présent? cet éclat indiscret, ce vif intérêt pour son rival...

ARGÉLIE, *douloureusement.*

Eh mon père, il va mourir!

PUBLIUS.

Laissez, seigneur, un libre cours à sa douleur.

MURENA.

Mais comment Septime a-t-il pu s'échapper? — Qui l'a fait sortir de sa prison?

PUBLIUS.

Moi.

MURENA, *d Publius.*

Vous, seigneur! (*d Septime.*) Eh bien, fuis, infortuné, quoique ta condamnation n'ait point eu ma veix, son iniquité pèsera moins sur mon cœur, si tu peux dérober ta tête au supplice. Fuis, fuis promptement.

Androclès.

D

ARGÉLIE , *vivement avec l'expression du doute.*

Que dit-on ? dieux ! Septime pourrait fuir ? (à Publius.)  
Ah ! dites , seigneur !

P U B L I U S .

Il le peut.

S E P T I M E .

Non , je ne le puis , Publius a répondu de moi sur sa tête.  
— Adieu , chère Argélie , je retourne en prison.

A R G É L I E .

Il n'est donc plus d'espoir.

S E P T I M E .

Je pourrais peut-être au moins me prévaloir avec succès de l'injustice qui me punit sous le nom d'un autre ; mais comme je n'aurais pas connu cette circonstance , si je n'étais sorti de prison , je sais , Publius , que le silence à cet égard est encore un de mes devoirs.

M U R E N A .

O vertueux jeune homme ?

P U B L I U S , *attendri , serrant la main de Septime.*

Brave Septime ! dût ma disgrâce en être le prix , demain , avant l'instant fatal , Tibère apprendra de ma bouche ce trait de ton noble dévouement ; il est possible qu'il en soit touché comme moi.

A R G É L I E .

Il est possible , dites-vous... Non , je n'espère plus rien : Septime va mourir ; Séjan le veut , Tibère voudra ce que veut Séjan. Vos soins seront vains , généreux Publius ; mais que l'infâme Séjan ne se flatte pas que ma bouche restera muette , il veut tromper les romains ; eh bien , j'éleverai la voix pour l'accuser de fourberie : celui que vous voyez , m'écrirai-je , n'est point le vil Androclès , c'est le vertueux Septime , que Séjan vous cache sous le nom d'un coupable , parce qu'il connaît son innocence.

M U R É N A , *avec force.*

Arrêtez , ma fille , qui vous a dit que l'homme condamné n'était point Androclès ?

A R G É L I E .

Qui ? — Vous même , mon père.

M U R E N A .

Eh bien , va donc publier par tout que ton père a violé le secret du conseil.

A R G É L I E .

Ah ! vous me faites frémir ! pardonnez à l'égarement de ma douleur.

MURÉNA.

Allons, rentrez, ma fille.

SEPTIME

Adieu, mon Argélie.

ARGÉLIE, *sanglotant.*

Adieu... adieu, Septime.

(M.) Ils s'embrassent et ne peuvent qu'avec peine se séparer l'un de l'autre; enfin Septime s'arrache des bras d'Argélie et s'éloigne. Argélie, Publius et Muréna le regardent aller en exprimant diversement les sentimens qui les animent.

*Fin du second Acte.*

## A C T E I I I.

Le théâtre représente, au-delà de l'avant-scène, une enceinte formée par une grille de fer; enceinte qu'on suppose être la partie du Cirque destinée aux bêtes féroces. Sur le devant du théâtre sont diverses fabriques et monumens, indiquant une rue ou place publique; entr'autres, à droite, est le portique de la maison de l'inspecteur du Cirque. On y monte par plusieurs marches. Au-delà de l'enceinte, dans le fond, est un chemin qui descend par une pente rapide de gauche à droite.

En-dehors de la grille, vers le spectateur, est une barrière en bois, à hauteur d'appui, formant la première enceinte et laissant entre elle et la grille un espace dans lequel on peut circuler. Ce passage, dont l'entrée est contre l'une des premières coulisses à gauche, conduit à une porte en grille de fer, qui est dans le fond à droite, au bas de la colline, où se trouve le chemin. Cette porte donne entrée dans la seconde enceinte.

Sur l'avant-scène qui représente la place publique, à droite et à gauche, sont des gradins disposés pour ceux qui veulent assister aux spectacles du Cirque.

Au lever de la toile, une sentinelle circule entre les deux enceintes, et l'on en voit une autre sur la colline dans le fond.

NOTA. On ne voit qu'une portion du cercle de l'enceinte. La grille prend de la seconde ou troisième coulisse à gauche, va en tournant jusqu'aux trois-quarts environ de la largeur du théâtre, et se replie ensuite sur le penchant de la colline du fond, de manière que le reste du cercle de cette enceinte est censé occuper l'espace à gauche que le spectateur ne peut voir. Dans le bas de la colline qui correspond au Cirque, on voit des loges où l'on renferme les animaux. Les personnages qui descendent la colline dans le fond passent dans les coulisses de la droite et entrent ensuite sur l'avant-scène par les coulisses du même côté sur le devant.

### S C E N E P R E M I E R E.

( M. ) PUBLIUS, MURENA, *entrant par la gauche.*

M U R E N A.

Nous pouvons nous arrêter ici, loin de la foule qui se presse déjà de toutes parts. Parlez, mon cher Publius; quoique le retour de Septime et tout ce qui vient de se passer me forcent de renoncer à l'alliance qui flattait tout mes desirs, le sort de cet infortuné n'excite pas moins ma sollicitude. Vous n'avez donc pu parvenir jusqu'à Tibère ?

P U B L I U S.

Non, Muréna. Séjan, qui je crois soupçonne l'intérêt que je prends à Septime, m'a, sous divers prétextes, empêché de pénétrer jusqu'à son maître.

M U R É N A.

Tibère ne paraîtra-t-il pas au Cirque ? et ne pourriez-vous pas, avant l'instant fatal...

P U B L I U S.

Non. On m'a assuré que Tibère ne viendrait pas.

M U R É N A.

Et d'ou vient donc, Publius, l'espoir que vous paraissez conserver encore !

P U B L I U S.

Les voici : désespéré de n'avoir pu parler à l'Empereur, j'étais retourné auprès de vos enfans. Votre aimable Léontine pensive et muette, à côté d'Argélie presque mourante, se lève tout-à-coup et dit avec l'accent de l'inspiration : Fulvie, sœur de Septime et première prêtresse de Vesta pourrait sauver son frère ! comment, s'écrie Argélie ? — en se servant du privilège sacré de faire grâce dont jouissent les vestales. — Cette idée nous frappe, je la saisis, je sors aussitôt, et par une voie sûre, je fais parvenir à la prêtresse un avis qui l'instruit du sort de son frère et de ce qu'elle pourrait faire pour le sauver. J'ai reçu d'elle aussitôt une réponse conforme à nos desirs. L'espérance a ranimé le cœur d'Argélie et l'a rendue à la vie.

M U R É N A.

Croyez-vous cet espoir bien fondé ?

P U B L I U S.

Sans doute. Le malheureux qu'on mène au supplice, vous le savez, obtient grâce et voit tomber ses fers, si la faveur du sort conduit les vestales sur son passage. Leurs fonctions sacrées, leurs vertus, cette pureté toute céleste dont le symbole paraît encore dans l'éclatante blancheur des voiles qui les couvrent, ont produit dans les tems antiques ce respect religieux que leur présence inspira toujours aux romains. Delà les honneurs qu'on leur rend, quand par fois elles se montrent dans les lieux publics, ces faisceaux des licteurs qui se baissent devant elles, et plus que tout cela, l'heureux privilège de faire grâce, que l'Empereur lui-même n'oserait leur disputer.

Argélie et sa sœur doivent venir en ces lieux pour voir l'effet des promesses de Fulvie.

M U R É N A.

Argélie en ces lieux ? quelle imprudence !

P U B L I U S.

J'ai cherché vainement à l'en dissuader. Elle m'a promis de contenir les mouvemens de son cœur. Ne la contrainsons pas. Vous la conduirez-là, chez Mutius, inspecteur du Cirque. Elle y sera plus à l'abri des regards de la foule. D'ailleurs espérons que l'évènement ne sera pas de nature à exiger tout son courage.

M U R E N A.

Mais ne faut-il pas que ce soit le hasard seul qui amène les vestales sur le chemin de Septime ?

P U B L I U S.

Fulvie, comme première prêtresse, commande dans le temple. Sa tendresse pour son frère lui fera facilement trouver un prétexte suffisant.

M U R E N A.

Je crains que Séjan ne trouve aussi quelque prétexte de tendre sans effet le privilège des vestales.

P U B L I U S.

Vous croyez qu'il l'oserait ?

M U R E N A.

Ne savez-vous pas que rien n'est sacré pour Séjan ?

P U B L I U S.

La violation publique d'un droit que le tems et la religion ont consacré, ne serait peut-être pas sans danger pour lui.

M U R E N A.

Mais comment Fulvie et ses compagnes pourront-elles régler leur marche ?

P U B L I U S.

Tout est prévu. Les prêtresses doivent, à des signaux convenus et rapidement communiqués, presser au besoin ou retarder leurs pas.

M U R E N A.

Puissent-elles sauver cet infortuné !

P U B L I U S.

J'aurai fait encore trop peu pour lui, si je ne parviens ensuite à le justifier pleinement auprès de l'Empereur.

(On voit en ce moment, dans le fond, Argélie et Léontine qui descendent la colline.)

M U R E N A.

J'admire, Publius, tout ce que votre conduite dans cette affaire a de grand et de généreux. Vous me faites regretter davantage qu'une fille insensée...

P U B L I U S.

Muréna, vous faisiez le malheur d'Argélie, en me la donnant pour épouse : n'y pensons plus. Peut-être je pourrai,

dans des jours plus tranquilles, vous faire telle autre proposition qui ne vous laissera nul regret des engagements qui viennent d'être rompus.

MURÈNA.

Vous penseriez, seigneur...

PUBLIUS.

Mais voici vos enfans qui viennent de ce côté. ( M. )

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ARGÉLIE et LÉONTINE,

*entrant par le devant à droite.*

ARGÉLIE.

Ah ! mon père, Publius vous a dit sans doute ce qu'il vient de faire encore pour Septime. Vous devez croire qu'on ne m'aurait point vus paraître en ces lieux, si je n'avais l'espoir que la présence des vestales empêchera l'affreux spectacle qu'on y prépare. ( M. )

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

PUBLIUS, *d' l'officier.*

Que me veut Babienu ?

L'OFFICIER, *présentant une lettre.*

Vaillant Publius, voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre de la part de l'Empereur.

PUBLIUS, *prenant la lettre avec empressement.*

Il ne vient pas au Cirque ?

L'OFFICIER.

Non, seigneur. Séjan y tiendra sa place. Il est même déjà sorti du palais.

ARGÉLIE, *d part avec inquiétude.*

Que veut l'Empereur à Publius ?

PUBLIUS, *d Muréna, après avoir lu.*

Tibère a su que j'avais instamment sollicité ce matin la faveur d'un entretien particulier. Il daigne m'instruire qu'il est en ce moment disposé à me recevoir. J'y cours. Je profiterai de l'absence de Séjan pour plaider fortement la cause de Septime. Tandis qu'en ces lieux les prêtresses de Vesta vont employer l'ascendant d'un usage religieux pour l'arracher au supplice, j'emploierai de mon côté celui de la vérité pour faire éclater son innocence et lui rendre l'estime et les grâces de l'Empereur.

A R G É L I E.

Dieux protecteurs de la justice , accordez lui ce nouveau triomphe ! ( *M.* ) *Publius sort par la gauche avec l'officier.*

## S C E N E I V.

M U R E N A , A R G É L I E , L É O N T I N E.

A R G É L I E , à *Léontine.*

Je ne sais pourquoi je sens une joie secrète se répandre dans mon cœur. Malgré tout ce que doit m'inspirer de crainte et d'horreur l'aspect de ce lieu funeste, l'espoir le plus doux vient l'animer en ce moment !

L É O N T I N E.

C'est le pressentiment sans doute que le zèle de Publius et la tendresse de Fulvie réussiront.

M U R E N A.

Argélie, quand vous me promîtes hier de vous soumettre à ma volonté, était-ce dans l'intention d'abuser de la générosité de Publius, en l'engageant à renoncer lui-même à votre main ?

A R G É L I E.

Non, mon père. Je ne voulais que lui dire la vérité. C'était mon devoir; je la lui ai dite et rien de plus.

M U R E N A.

Et s'il avait persisté ?

A R G É L I E.

Je vous l'avais promis, mon père : j'aurais obéi.

M U R E N A.

Je te pardonne, ma fille. Je vois, hélas ! que Publius ne peut être ton époux. ( *regardant Léontine.* ) Cependant il vient de me faire entendre que je pourrais encore le nommer mon fils.

L É O N T I N E , avec trouble.

Que dites-vous, seigneur ?

M U R E N A.

Ce serait le comble de mes vœux, pourvu que Léontine, à l'exemple de sa sœur...

L É O N T I N E , vivement.

Ah ! jamais, mon père !

M U R E N A.

Tu l'aimes donc ?

L É O N T I N E.

Oui, mon père. Quand je pressais tant ma sœur de lui donner sa main, c'était pour le voir toujours et l'aimer comme un frère ; je n'en savais pas davantage.

(M.) On entend un bruit lointain de troupettes.)

A R G É L I E, avec émotion.

Je frissonne ! ce signal sans doute annonce que Septime sort de sa prison ! (M.) *Regardant vers la droite.* Ciel ! je vois venir Séjan !

M U R É N A.

Entrons chez Mutius.

A R G É L I E, d part, montant les marches du portique à droite.

Ah ! toutes mes craintes renaissent ! Fulvie arrivera-t-elle assez tôt ?

(M.) Elle entre dans la maison avec Léontine. Muréna, prêt à les suivre, en est empêché par l'arrivée de Séjan qui sort de la droite.)

## S C E N E V.

SÉJAN, MURÉNA, Gardes, Licteurs, Peuple.  
S É J A N, apercevant Muréna

Un mot, Muréna. (Il le tire à l'écart.) Publius n'est-il pas instruit que c'est Septime et non point Androclès qui va subir le supplice ?

M U R É N A.

Je le crois comme vous. Mais ne vous l'ai-je pas dit, seigneur ? quelque soin qu'ait pris Septime lui-même pour se déguiser, quelques changemens que le tems, les fatigues et le malheur ayent apportés dans les traits de son visage, quelqu'un pouvait le reconnaître.

S É J A N.

Cela se peut. Quoique vous vous soyez seul hier montré contraire à mon avis, je ne vous croy pas coupable d'in-discrétion. Au reste, il serait un peu tard d'entreprendre la défense de Septime. Dans une heure, peu m'importe que la vérité soit connue.

(M.) Il s'éloigne par la gauche avec ses gardes ; et Muréna, après un mouvement d'indignation contre Séjan, va rejoindre ses filles dans la maison à droite.

Androclès.

E

## S C E N E V I.

SEPTIME ; Licteurs et Peuple, *ensuite* ARGÉLIE,  
LÉONTINE.

(Plusieurs personnes du peuple viennent avec empressement garnir les deux côtés de la scène, et montent sur les gradins qui y sont préparés. On voit aussi du monde se répandre sur la colline dans le fond.)

Les trompettes sonnent. On amène Septime. On le voit sortir de la droite, précédé et suivi de soldats et de licteurs. Son cortège traverse lentement le théâtre et entre dans la première enceinte. En ce moment Argélie paraît sur les marches du portique, derrière le peuple qui la cache à Septime. Tous ses mouvemens expriment la plus vive inquiétude. Léontine la suit et veut l'empêcher de descendre.)

A R G É L I E.

Tu me retiens en vain, ma sœur. — Dieux ! le voilà dans la première enceinte ! — Les vestales n'arrivent point encore !

(M.) Septime exprime par un mouvement rapide qu'il vient de l'apercevoir ; il s'arrête et lève les bras au ciel.

Il m'a aperçue ! — Il s'arrête. Puisse le ciel lui inspirer de ralentir ses pas ! — ( M. ) Il continue — Quelques pas de plus il est mort !

(M.) Léontine veut entraîner sa sœur et la faire rentrer. Un bruit éclatant s'élève tout-à-coup. Alors l'on voit les vestales sortir du fond à gauche et descendre la colline.

Les vestales ! Attendons. ( M. )

## S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, FULVIE, les Vestales.

(A mesure que les vestales descendent la colline, tout le monde qui s'y trouve se range pour les laisser passer. Les trompettes et les timbales se font entendre. Les gardes et les licteurs qui conduisent Septime s'arrêtent et baissent leurs armes et leurs faisceaux. Quand les premières vestales entrent sur la scène par le devant à droite, les dernières achevant seulement de descendre la colline. La grande prêtresse, arrivée devant Septime, lève la main et il se fait un grand silence.)

F U L V I E.

Licteurs, d'après les droits que nous donne un usage antique et sacré, je vous ordonne de détacher les fers de cet

infortuné. Vesta lui pardonne, s'il est coupable, et le protège, s'il est innocent. Obéissez, licteurs.

(M.) Les licteurs se disposent à obéir.

## S C E N E V I I I.

LES PRÉCIPÉNS, SÉJAN, MURENA, Gardes,

(Séjan entre précipitamment par la gauche; les gardes le suivent, Murena sort en même tems de la maison à droite et vient auprès de ses filles.)

S É J A N, aux licteurs.

Arrêtez. (se retournant vers ses gardes qui baissent aussi leurs armes devant les vestales.) Que faites-vous ? les vestales réclament sans droit un privilège qui ne leur est accordé que lorsque le hasard seul a guidé leurs pas à la rencontre du condamné. Grande prêtresse, me nieriez-vous que votre démarche est concertée ?

F U L V I E.

Séjan ignore sans doute que nous sommes à l'époque où tous les quatre-ans nous nous rendons au temple de Cérés, pour renouveler l'eau lustrale.

S É J A N.

Je le veux croire. Mais était-ce ici votre route ?

F U L V I E.

Séjan n'a point le droit de nous proscrire la route que nous devons tenir. Le ciel a dirigé nos pas de ce côté, parce qu'il voulait sauver un innocent.

S É J A N.

Le crime d'Androclès n'est point de ceux auxquels on fait grâce.

F U L V I E.

Ce n'est point Androclès. C'est Septime, c'est mon frère.

(M.) Elle se précipite vers Septime qui la presse dans ses bras.

S E P T I M E.

Ma sœur !... c'est toi qui veux sauver ton frère !

S É J A N.

Il serait plus coupable sous ce nom que sous celui d'Androclès. Septime a mérité la mort. Licteurs, faites votre devoir.

F U L V I E.

Tremble, Séjan, que Vesta ne punisse ton sacrilège !

MURÉNA, à Séjan, à voix-basse.

Séjan, ce mépris que vous faites du privilège des vestales..

SÉJAN, regardant Muréna.

Muréna, seriez-vous d'accord... (aux licteurs.) Allez.

ARGÉLIE.

Dieux! (elle tombe sur les marches du portique.)

SÉJAN, à part.

Argélie en ces lieux! (avec colère aux licteurs.) Qu'on entraîne Androclos.

(M.) On sépare Fulvie et Septime. Fulvie, pouvant à peine se soutenir, est ramenée par les autres vestales sur le devant de la scène.

FULVIE, apercevant Argélie.

Ah! ma chère Argélie!

(M.) Argélie lui tend la main avec l'expression du plus grand désespoir. Elle veut se relever pour aller vers Septime, mais la force lui manque et elle retombe aussitôt sur les marches et dans les bras de sa sœur. Fulvie se couvre de son voile et reste absorbée par la douleur dans les bras de ses compagnes.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Gardiens des Animaux, le Lion.

(M.) Septime est conduit jusqu'à la porte de fer de la seconde enceinte. Les gardiens des animaux paraissent dans l'intérieur et ouvrent la porte de fer. On arme Septime d'un poignard; les licteurs le poussent dans l'enceinte, et les gardiens l'entraînent avec eux. Bientôt on voit revenir Septime qui fuit devant un lion qui le poursuit. Quand le lion est auprès de lui, il s'arrête, recule, montre sa patte à Septime, se couche à ses pieds et semble vouloir le caresser. Septime l'examine, s'étonne, embrasse le lion et remercie le ciel. Tout le monde exprime sa surprise. Fulvie écarte son voile et s'informe de la cause du murmure qui s'élève.

SÉJAN.

Que vois-je?

FULVIE, avec enthousiasme.

Vesta vient d'entendre ma prière! elle adoucit la fureur des lions et ne veut pas que l'innocent périsse.

ARGÉLIE, se relevant.

Qu'ai-je entendu? le lion serait plus juste que Séjan!

SÉJAN.

Qu'a-t-on fait à ce lion pour enchaîner sa férocité?

SEPTIME, posant sa main sur la tête du lion.

Ce lion est un ami reconnaissant que je délivrai d'une

douleur cruelle dans l'affreux désert où ta fureur m'avait fait chercher un asyle.

ARGÉLIE.

O providence des dieux ! ( *M.* ) *Des cris de grace se font entendre.*

SÉJAN, furieux.

Non, le coupable doit périr ; qu'on lâche les autres lions et les tigres avec eux.

ARGÉLIE.

Barbare, va donc aussi dans cette enceinte, pour qu'il y ait un tigre de plus.

SÉJAN.

Qu'on obéisse. Gardes, allez ordonner aux gardiens du cirque...

( *M.* ) Fulvie et ses compagnes se précipitent au-devant des gardes qui se disposent à obéir.

FULVIE, avec force, aux gardes.

Arrêtez. ( *à Séjan.* ) Séjan, écoute. Ce malheureux ne t'appartient plus ; le jugement qui le condamne est exécuté ; il a subi son supplice ; si tu veux en ordonner un second, c'est une infraction au loix, dont tu répondras à Tibère.

SÉJAN, interdit.

Vous prétendez... Eh bien, tu n'auras, Fulvie, que retardé son juste châtement.

FULVIE.

C'est en ce moment, tout ce que je demande ; l'empereur prononcera sur le reste.

ARGÉLIE, à part.

Je respire ! ( *M.* ) *Dé nouveaux cris de grace s'élèvent de toutes parts.*

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PUBLIUS.

PUBLIUS, entrant précipitamment.

Non, pas de grace, mais justice, la voici de la part de l'Empereur. ( *donnant un écrit à Séjan.* ) Séjan, fais exécuter cet ordre. ( *M.* )

SÉJAN, après avoir lu l'ordre, s'adressant aux licteurs.

Qu'on lui rende la liberté. ( *à part.* ) Je suis perdu.

( *M.* ) Il sort par la gauche. Les licteurs ouvrent la porte de fer et Septime sort de l'enceinte.

## S C È N E X I E T D E R N I È R E .

L E S P R É C É D E N S , e x c e p t é S É J A N .

S E P T I M E , se précipitant dans les bras d'Argélie.

Ma chère Argélie !

A R G É L I E .

Cher Septime !

F U L V I E .

Ah ! mon frère !

S E P T I M E .

Ma chère Fulvie , le lion m'aurait en vain épargné si tu n'avais encore su retarder l'exécution d'un ordre barbare dont ma mort cette fois était l'effet inévitable. ( *d Publius.* )  
Et que ne dois-je pas aussi à ce généreux ami !

P U B L I U S .

Septime , Tibère a reconnu ton innocence. Il veut te voir pour te combler de ses faveurs et réparer les maux que sa prévention t'a fait souffrir ; s'il manque encore quelque chose à ton bonheur , Muréna...

M U R É N A .

Oui , Publius , j'acheverai votre ouvrage.

P U B L I U S , à Léontine.

Dans d'autres momens , nous parlerons du mien.

A R G É L I E .

Quoi ? c'est là ce même lion.

S E P T I M E .

Oui , ma chère Argélie.

A R G É L I E .

Que sont donc les hommes ingrats , si la reconnaissance est naturelle aux animaux même les plus féroces ! ( *M.* )

F I N